Document généré le 4 août 2025 16:10

Québec français

Pour une lecture des oeuvres québécoises
Roch Carrier

Roch Carrier

Numéro 16, novembre 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56868ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carrier, R. (1974). Pour une lecture des oeuvres québécoises : Roch Carrier. *Québec français*, (16), 22–24.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

roch carrier

Né à Sainte-Justine (Dorchester), le 13 mai 1937. Études au collège Saint-Louis (Nouveau-Brunswick) et à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Enseigne et publie des contes et nouvelles dans* La Patrie *(1958-1961). Voyage en Europe et études en Sorbonne (1961-1964). À son retour, publie* Jolis deuils, *prix de la province de Québec, et* La Guerre, yes sir!, *en finale au prix de la ville de Montréal. Docteur de l'Université de Paris (1970) et professeur à l'Université de Montréal. Écrit le scénario d'un film pour enfants:* Le Martien de Noël *(1971). Succès en Europe de* La Guerre, yes sir!, *représentée par le TNM (1971) et jouée au Festival de Stratford (1972). Secrétaire du TNM, depuis 1971 jusqu'à tout récemment. A décidé de se consacrer uniquement à l'écriture.

« Comment une œuvre peut-elle être dite québécoise ? »

Je vous répondrai tout de suite que cette question n'a pour moi aucune importance. On se la pose de Hull à Matane mais c'est une question dont je n'aime pas l'odeur. Elle transporte, accrochés à ses voyelles et à ses consonnes, les remugles d'une époque révolue où régnaient l'insatisfaction, le doute, l'indétermination. « Comment une œuvre peut-elle être québécoise ? » C'est une question qui se rapproche trop de la question : « Y a-t-il une littérature québécoise ? » On ne se demande pas : comment une œuvre peut-elle être dite américaine ? On ne se demande pas comment une œuvre peut-elle être dite russe. Oui, il y a une littérature québécoise comme il y a un peuple québécois. C'est un phénomène de vie, qu'il faut constater. C'est un phénomène dont on ne peut plus dire, à la façon du Chanoine Groulx qu'il est un « *vouloir-vivre* » mais un « *vivre* ». Ce phénomène de vie vaut par lui-même. C'est de son ardeur que la littérature québécoise grandit et s'agrandit.

L'on peut, bien sûr, analyser les principales caractéristiques de cette littérature québécoise. Alors nous pouvons dire que la littérature québécoise est jeune, qu'elle est frondeuse, qu'elle se nourrit de langage quotidien, nous pouvons dire qu'elle traduit en mots les images vivantes de notre vie collective, nous pouvons dire qu'elle a élu, comme héros, les gens qui forment le petit peuple des exploités et des perdants continuels, nous pouvons dire qu'elle est critique, qu'elle est libre, qu'elle est sincère, qu'elle aime les anti-héros, qu'elle chérit les perdants, qu'elle aime chanter sa tristesse. Mais tout cela serait, pour moi inutile : *il faut la lire.* Voilà ce qui est urgent. *Il faut la lire.* Nous en sommes encore au stade de l'action plutôt que de la réflexion.

Analyser ce qui fait une œuvre québécoise me paraît être une démarche négative. Parce que toute définition aboutit à une exclusion. Je vous donne un exemple. Une étude a paru, dernièrement sur le théâtre. L'auteur y analyse le théâtre québécois et il conclut que le théâtre québécois com-

mence en 1945. Or, c'est pour moi une erreur énorme. Pour une définition, cet auteur jette à la poubelle des dizaines d'années de création théâtrale écrite pour les Québécois par les Québécois. Il ne faut pas exclure, mais il faut lier ces œuvres et dans le mot lier, il y a le mot lire. La tentation est bien grande d'enjamber les œuvres, les yeux fermés, pour aboutir à des conclusions éclatantes parce qu'elles sont simplistes.

Définir les caractéristiques d'une littérature québécoise, à cause de notre passé dont les pôles étaient le Bien et le Mal, nous amènera nécessairement à établir une liste des Bonnes œuvres et une liste des Mauvaises œuvres, nous amènera nécessairement à nous livrer à des excommunications, des expulsions, à chasser Dubé pour prier Tremblay, à bannir Anne Hébert pour baiser les sabots du premier joual venu. La littérature québécoise doit être lue plus ouvertement, elle est le carrefour de toutes les fois, de toutes les expériences, de toutes les contradictions. Chaque œuvre est une ligne que le sismographe de notre vie imprime. Tous ces battements du cœur sont vitaux. Plus tard... dans deux cents ans nous choisirons... Quelques-uns parmi vous connaissent le funeste Père Sagehomme. — Évitons d'être des Sagehomme. Sachons accueillir. Les œuvres d'aujourd'hui complètent les œuvres d'hier, qu'elles les contredisent ou qu'elles les prolongent: il s'agit de construire l'Oeuvre qui résumera notre culture.

Dans une profusion de richesses soudaines, les formes de la littérature québécoise se multiplient et elles s'étonnent parfois d'elles-mêmes. N'allons pas, par des définitions, des exclusions, par des jugements, emprisonner ce qui *vole*.

La littérature québécoise est libre. Elle vit dans la mesure où elle accepte d'assumer cette liberté. Un pessimiste dirait: la littérature québécoise est condamnée à être libre.

La censure religieuse est disparue et avec elle ceux qui en vivaient. Comment ne pas me souvenir, avec colère encore, qu'il y a exactement vingt ans ce soir, j'étais chassé d'un collège pour avoir eu en ma possession un livre d'enfant non approuvé par l'illettré qui nous servait d'Éducateur?

La censure politique: cela existe toujours. Et si nos livres ne sont pas saisis, c'est tout simplement parce que les gens au pouvoir sont analphabètes.

Enfin l'auto-censure. Les écrivains refusent les carcans intellectuels qui entravent la création. Hier encore, les écrivains québécois croyaient qu'ils avaient comme raison d'être de devenir le Mauriac de Montréal, le Bernanos d'Outremont, l'Eugène Sue du Canada, le Hugo de Lévis. Les écrivains du Québec ont décidé d'être tout simplement Ducharme, Major, Marie-Claire Blais, Godbout et Paradis, ils le sont avec générosité et ils le sont avec ferveur. Il ne s'agit pas plus d'écrire par procuration que de vivre par procuration.

Vous allez me dire que vous connaissez des auteurs qui veulent être au Québec Miller, Kérouac, Mailer ou Sollers. Comme je ne reproche pas aux cul-de-jatte d'avoir une petite voiture qui remplace leurs jambes, je ne reproche pas à ces auteurs d'avoir des maîtres qui les portent. Leurs œuvres aussi font partie du territoire de la littérature québécoise.

Bien sûr, nous avons tous des maîtres. Mais ces maîtres ne sont plus pour les auteurs des pères monumentaux qui nous imposent une langue, une foi; ils sont la plupart du temps des aînés fraternels, des frères qui nous disent: n'ayez aucune loi, brisez les règles, croyez à vous, croyez en votre travail. Ces maîtres nous enseignent la liberté, non pas celle qu'ils ont trouvée — ou qu'ils n'ont pas trouvée au bout de leur route — mais celle qu'il nous appartient de gagner dans notre vie et dans nos livres.

Enfin la littérature mondiale est devenue ce que l'on a appelé une «œuvre ouverte»: tout est donc possible. Sous la tente du cirque littéraire, l'auteur peut faire tous les sauts périlleux qu'il souhaite, il peut les faire avec ou sans filet, il est libre et le seul intérêt de son livre sera dans le saut lui-même. L'auteur doit inventer les formes de son langage, et de sa technique. Jamais l'auteur n'a été si prêt de l'état de création qui veut dire faire quelque chose à partir de rien.

Je me demande cependant si nous consentons suffisamment à nous emparer de cette liberté et à en assumer les conséquences? Il se peut bien que cette liberté donne le vertige aux auteurs. Alors il est commode et rassurant de se réfugier derrière divers choix auxquels l'on donne l'importance d'une religion. La querelle du joual est une de ces querelles stériles dont nous avons le secret. Il ne s'agit pas d'écrire en joual ou autrement; la seule chose importante est de créer notre langue littéraire. Créer peut aussi donner le vertige, c'est pourquoi il peut être plus confortable de se réfugier dans une conception réaliste d'où l'on définit la littérature comme un miroir de la société. Si un écrivain l'accepte, ce refuge devient un cercueil.

Il faut aller plus loin que ça, que diable! La littérature du Québec traverse en ce moment un pont entre hier et demain. L'on marche parfois avec précaution comme si l'on sentait le plancher fragile sous ses pas. Les écrivains québécois ont fait la critique d'*hier*. Tous nous avions beaucoup à dire. Tous nous avons «sacré» en nous libérant de ce poids de contraintes. Puis nous nous sommes attaqués à décrire l'*aujourd'hui*. Encore, là, nos livres ressemblaient souvent à hier. Mais l'on sait bien que «nous ne sommes jamais tout à fait contemporains de notre présent, comme le dit Régis Debray. L'histoire s'avance masquée: elle entre en scène avec le masque de la scène précédente». *(Révolution dans la Révolution.)* Mais il importe de parler de demain. Les lecteurs attendent des écrivains qui parlent d'un aujourd'hui débarrassés des masques d'hier. L'on attend que nous parlions de demain. Mais demain est en germe dans ce qui est déjà écrit.

L'aventure de la littérature dépasse de beaucoup le «comment peut-elle être dite québécoise». Il s'agit de mettre en mots, en signes transmissibles le refus de mourir, le plaisir de vivre et l'acharnement à vaincre ce qui empêche la vie.

Voilà ce qui m'intéresse dans la littérature québécoise. C'est aussi ce qui m'intéresse dans toute littérature, dans Cholokhov, que je lis, par exemple en ce moment ou dans Lima que je lisais dernièrement. Tant que des réalités aussi vitales y sont inscrites, je ne m'interroge pas (est-ce que la littérature québécoise existe? qu'est-ce qui fait qu'elle existe?) Je la reconnais comme mienne, je m'en nourris, je l'aime. Toutes les autres littératures sont aussi importantes, mais elles viennent après.

C'est pourquoi je dis qu'*il faut lire*. C'est pourquoi je dis qu'il est moins important pour vous, de l'Association québécoise des professeurs de français, d'enseigner des techniques, d'imposer des interprétations, de dégager des structures, d'établir des relations entre la biographie de l'auteur et le texte, entre l'expérience collective et le texte, que de leur donner tout simplement l'appétit d'avancer dans un conti-

nent immensément riche de la littérature québécoise. N'allez pas leur imposer une religion, n'allez pas leur imposer vos interprétations, n'allez pas leur imposer tel auteur québécois comme on vous a imposé Racine, ou Lamartine. Ce serait la meilleure façon de les détourner de la littérature québécoise. Aimez cette littérature, sachez découvrir ce qu'elle a encore d'inconnu, sachez rester enthousiastes, et sachez surtout les amener à lire sans leur imposer votre lecture.

Comment puis-je vous apporter ces suggestions si les écrivains oublient que leur rôle est d'écrire, non de parler...

ROCH CARRIER

BIBLIOGRAPHIE

Les Jeux incompris. Poèmes. [Montréal], Les Éditions Nocturne, 1956. 22p.

Jolis deuils. Petites tragédies. Montréal, Éditions du Jour, 1964. 157p. [Réédition: 1971.]

La Guerre, yes sir! Roman. Montréal, Éditions du Jour, [c1970]. 124p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-28). [Réédition: 1972.] *La Guerre, yes sir!* Translated by Sheila Fischman. [Toronto], Anansi, [c1970], 113p.

La Guerre, yes sir! Théâtre. Montréal, Éditions du Jour, [1970]. 139p. (Collection: Théâtre).

Floralie, où es-tu? Roman. Montréal, Éditions du Jour, [c1969]. 170p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-45). *Floralie, Where are you?* Translated by Sheila Fischman. Toronto, Anansi, 1971. 108[1]p.

Floralie. Théâtre. Montréal, Éditions du Jour, [c1974]. 154. (Collection: Théâtre).

Contes pour mille oreilles, dans les *Écrits du Canada français 25,* 1969, p. [137]-160.

Il est par là le soleil. Roman. Montréal, Éditions du Jour, [c1970]. 142p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-65). *Is it the sun, Philibert?* Translated by Sheila Fischman. Toronto, Anansi, 1972.

L'Aube d'acier. Poèmes. Sherbrooke, Les Auteurs réunis, 1971.

Le Deux-millième étage. Roman. Montréal, Éditions du Jour, [c1973]. 168p. (Collection: Les Romanciers du Jour, R-97). *They Won't Demolish me!* Translated by Sheila Fischman. Toronto, Anansi, 1974.

Il y a trop de bruit sur la terre. Microthéâtre, dans les *Écrits du Canada français 38,* 1974, p. [135]-149.

COMMENTAIRE

un climat nouveau

Dans le cadre du 3e Salon international du livre de Québec, l'A.Q.P.F. avait organisé une rencontre entre les professeurs, le public et trois écrivains québécois, Suzanne Paradis, Roch Carrier et André Major.

Au dehors, l'ombre menaçante du bill 22 s'étendait de plus en plus.

Au dehors seulement, car à l'intérieur de la salle de rencontre, c'était presque la quiétude. Les trois écrivains nous ont affirmé qu'ils ne s'étaient pas concertés, et pourtant quelle unanimité!

Le sujet de la rencontre: la lecture des œuvres québécoises. En sous-question: comment une œuvre (un écrivain) peut-elle être dite québécoise? S. Paradis, R. Carrier et A. Major furent étonnés de leur communauté de pensée et ils nous en étonnèrent: ils s'accordèrent à juger la question incongrue, désuète, anachronique. Voilà bien du nouveau. André Major nous a avoué que sa pensée était tout autre il y a un an seulement. Pour ces trois écrivains, la littérature québécoise existe, comme existent les littératures française, russe, anglaise, etc. Donc plus de complexes d'infériorité ni de supériorité. La littérature québécoise ne doit plus être le fer de lance de la révolution (évolution) politique et sociale au Québec; cela n'est plus sa première occupation, ni son obsession. Car pendant longtemps et encore aujourd'hui, les écrivains se sont torturés avec «la grande question»: «mon œuvre appartient-elle vraiment au Québec? est-ce que je fais québécois?» Et les critiques de renchérir, eux qui ont condamné ou adulé (certains continuent de le faire) en fonction de la problématique nationaliste, fort étroite à l'expérience. Cette attitude, Paradis, Carrier et Major la jugent contraignante et restreignante. Ils veulent plutôt se situer d'emblée au niveau de l'imaginaire et de l'écriture.

Un auditeur leur demanda s'ils abandonnaient le combat, surtout à l'heure du bilinguisant bill 22. La réponse des écrivains fut à peu près la suivante: le combat doit se mener *prioritairement* à d'autres niveaux. L'écriture ne doit pas être asservie, ne doit pas être encarcanée si elle veut rester libre. Et Suzanne Paradis eut cette réponse: «Quand j'écris en français, je prouve hors de tout doute que je veux vivre en français. Cela devrait suffire.»

La salle, heureuse, respecta ce nouveau climat.

Alors commença une discussion animée mettant aux prises d'une part les écrivains, les créateurs de vie, et d'autre part les professeurs, les fossoyeurs de la littérature et des écrivains. Les écrivains craignent les professeurs: ils les accusent de faire entrer de force œuvres et auteurs dans des grilles d'analyses préconçues, rigides, stérilisantes. Roch Carrier ne veut pas être réduit à *La Guerre, yes sir!* et il croit que les professeurs enseignent son roman en persuadant les élèves qu'il ne pourra plus produire que des *Guerre, yes sir!* no 2, no 3, no 4... Les écrivains ont peur d'être statufiés, momifiés par l'enseignement. Suzanne Paradis refuse d'entrer dans les programmes universitaires. André Major nous dit d'attendre sa mort.

Ils veulent être lus, mais par une lecture vierge, impressionniste. Les approches critiques modernes, ils les récusent à l'avance. Ils réclament autant de lectures, d'interprétations qu'il y a de lecteurs. Et surtout, ils veulent que nous invitions nos élèves à lire le plus grand nombre possible d'auteurs québécois.

À leurs yeux, les professeurs ne devraient être que des lecteurs parmi d'autres car notre enseignement, disent-ils, dispense souvent les élèves de lire les œuvres. Ils ont rencontré de tels élèves. Et nous aussi.

Visiblement, ils n'écrivent pas pour les professeurs. Pour eux, une œuvre, c'est de la vie; une aventure, une expérience réservée à tout lecteur qui pourrait et devrait, si l'œuvre lui plaît, y engager sa vie.

Ils nous firent bien quelques concessions sur les niveaux de lecture, mais, dans l'ensemble, ils privilégient la lecture impressionniste et sans frontière.

Je ne vous ferai pas part des réactions de la salle, les vôtres s'amorcent déjà...

JEAN-MARIE ROUSSEAU
Cegep Garneau